

ATTITUDES DE L'HOMME EN PRIÈRE D'APRÈS LA BIBLE

CETTE brève communication ne veut évidemment pas exposer tout l'enseignement de la Bible sur la prière. En vue d'étudier les rapports entre vie spirituelle et liturgie, nous cherchons simplement quelques éléments de solution dans l'expérience des hommes de la Bible.

Le recueil du Psautier est notre première source d'information. Il est aussi question de la prière dans les autres livres de la Bible; même ils précisent souvent mieux que le Psautier l'attitude de l'homme en prière, les circonstances où l'on prie, et la place de la prière dans la vie réelle. Notre enquête s'étendra donc à travers toute la Bible. Partant des formes extérieures, formulaires, attitudes du corps, nous passerons au contenu de la prière, à l'attitude intérieure de l'homme qui prie. Ainsi serons-nous amenés à dépasser le plan de la prière proprement dite, pour atteindre la vie spirituelle dans sa généralité, la prière pénétrant la vie entière, pour orienter tout son mouvement, toutes ses activités vers le service et la louange de la Majesté divine, donc vers la réalisation du dessein de Dieu qui est de sauver tous les hommes. En guise de conclusion, nous regarderons simplement deux exemples : dans l'Ancien Testament, la vie de prière du sage; dans le Nouveau Testament, la prière de Jésus lui-même.

I. — LES FORMES EXTÉRIEURES DE LA PRIÈRE

a) *Le formulaire.*

La Bible distingue-t-elle déjà prière publique et prière privée? Pouvons-nous ainsi y découvrir des indications sur

le rapport entre liturgie et vie spirituelle? La distinction existe certainement, mais elle est difficile à préciser. Le Psautier est instructif à ce sujet.

C'est une question toujours controversée entre les exégètes de savoir si tel psaume était destiné au service public du culte ou à l'usage privé, s'il est le cri spontané d'une âme religieuse ou s'il veut exprimer le sentiment commun du peuple assemblé. Sans entrer dans ces controverses, nous trouverons profit à examiner rapidement quelques traits des formules psalmiques.

Laissons de côté les psaumes prophétiques (vg. Ps. 2, 109); ils sont parole de Dieu adressée à l'homme, et non prière que l'homme adresse à Dieu. Pour le reste du Psautier, on peut répartir les prières en trois genres principaux : ce sont soit des hymnes ou psaumes de louange, soit des prières de supplication et d'action de grâces, soit des méditations qu'on peut rapprocher du genre sapientiel. Réservant ces méditations pour notre troisième partie, nous nous attachons ici aux deux premiers genres.

Les psaumes de louange conviennent éminemment à la prière publique solennelle. Ils sont d'ailleurs plus une « prédication » adressée aux hommes qu'une prière adressée à Dieu. Le psalmiste invite ses auditeurs à louer Dieu, en leur décrivant les merveilles de ses œuvres. Aussi bien, sa prédication peut-elle se muer en exhortation ou en prophétie (vg. Ps. 94-99). Ces psaumes appellent une réponse du peuple, normalement alleluia (cf. Apoc., 19, 5-6). Or ces psaumes, créés pour la liturgie solennelle, se transposent sans effort dans la prière privée : la proclamation des grandeurs de Dieu devient une méditation personnelle emportée par le même élan d'admiration. Même certains psaumes de louange sont formulés au singulier. Le groupe de louanges collectives qui constitue le *hallel* final (Ps. 146-150) a reçu comme introduction une méditation individuelle : « Mon âme, loue le Seigneur » (Ps. 145). C'est là pour notre sujet une constatation intéressante : louange publique et louange privée sont intimement associées.

Dans les hymnes le psalmiste reste caché sous un anonymat impersonnel; il parle de Dieu aux autres : « Peuples, louez le Seigneur. » Il en va tout autrement dans les autres prières du Psautier. Les supplications ont la forme d'un

dialogue avec Dieu, en « Tu » et « je » ou en « Tu » et « nous », selon les cas : « Seigneur, écoute ma prière »; « Dieu Sauveur, viens à notre secours ». La confiance et l'action de grâces se mêlent volontiers à la supplication, bien qu'elles fassent aussi parfois le thème propre d'un psaume. Ces thèmes se formulent comme la supplication, en dialogue : « Je te rends grâces, Seigneur, de tout mon cœur » (Ps. 9). D'autres fois, le psalmiste proclame sa confiance ou sa reconnaissance, comme dans les psaumes de louange, en parlant de Dieu à la troisième personne; mais il se met lui-même en scène, à la première personne, comme dans la supplication : « Je rends grâces au Seigneur pour sa justice » (Ps. 7, 18); « Je crie vers le Seigneur, il me répond de sa montagne sainte » (Ps. 3, 5); « Dieu est notre refuge et notre force » (Ps. 45). Dialogue et proclamation se mêlent parfois dans un même psaume (vg. Ps. 3). Ainsi dans toutes ces prières le « je » ou le « nous » indiquent clairement si elles sont individuelles ou collectives.

Ces prières sont de loin la majorité des psaumes; or, chose qui étonne parfois, la plupart d'entre elles sont formulées au nom d'un individu, non de la collectivité. C'est au point qu'on a voulu interpréter le « je » de ces psaumes comme une personnification de la communauté. Depuis l'étude de Balla (*Das Ich der Psalmen*, Göttingen, 1912), cette opinion est généralement abandonnée; le « je » a son sens naturel, et ces psaumes sont des prières individuelles. On excepte seulement le cas où le personnage en prière, jouant un rôle officiel, parlerait au nom de tous; mais ce cas ne peut être supposé à priori. Il ne s'ensuit pas cependant que ces prières soient toutes des prières privées. La liturgie du Temple, comme celle de l'Église, comporte des rites individuels (cf. Act., 21, 23-25). On demande au Temple la guérison d'un malade (cf. Eccl., 38, 9-11); un accusé vient au sanctuaire protester de son innocence (cf. Nb., 5); on acquitte les vœux qu'on a formés au moment du danger (cf. Ps 114-115); bien des prières individuelles ont leur place dans un rite officiel. Si on ajoute que dans un même psaume le « je » et le « nous » peuvent alterner (vg. Ps. 43), on se rend compte combien dans la Bible la prière personnelle et la liturgie se compénètrent. Les psaumes de supplication et d'action de grâces, qui donnent le ton général du Psautier, montrent

que la prière personnelle se coule naturellement dans les formes fixées par la liturgie.

Les prières que nous trouvons dans les autres livres de la Bible confirment cette remarque. Même un prophète, comme Jérémie, ne s'écarte pas du modèle usuel, soit qu'il prie pour lui-même, soit qu'il formule la prière du peuple (vg. Jér., 10, 23-25; 12, 1-4; 14, 1-9; 14, 19-22; 15, 10-18). Que Néhémie prie seul au milieu d'une cour païenne (Neh., 1), que le prêtre Esdras entraîne avec lui toute la foule dans sa prière (Esd., 9), que Daniel médite solitaire (Dn., 9), c'est toujours la même formulation, les mêmes thèmes, le même mouvement. La Bible nous décrit la prière privée dans les mêmes termes que la prière liturgique. On peut se demander dans quel sens joue l'influence. La question est fort débattue, surtout à propos de Jérémie. Peu importe ici; l'impossibilité même où nous nous trouvons de résoudre ce problème est pour nous instructive. Entre une vie spirituelle aussi personnelle que celle d'un prophète et la liturgie officielle du Temple il y a harmonie parfaite. Nous allons retrouver la même conclusion en examinant les attitudes du corps.

b) *Les attitudes corporelles.*

La station debout devait être l'attitude ordinaire de l'homme en prière; c'est sans doute pour cela que la Bible n'éprouve guère le besoin de la mentionner. D'ailleurs les langues bibliques nous laissent souvent dans l'incertitude, le même verbe signifiant, selon les cas, « se tenir » ou « se tenir debout ». Ainsi il semble que le Pharisien et le Publicain se tiennent l'un et l'autre debout pour prier; mais le premier se redresse, tandis que l'autre se tient à distance, les yeux baissés, se frappant la poitrine.

Les attitudes de la prière correspondent, dans l'ensemble, à celles qui étaient en usage à l'époque dans les relations en société.

On se prosternait la face contre terre pour saluer le roi (vg. 1 R., 1, 16, 23, 31, 47, 53); cet hommage exprimait aussi bien la confiance ou la reconnaissance que la soumission absolue. On peut suivre l'importance de ce geste dans l'histoire de Joseph : ses frères doivent lui rendre cet hommage pour recevoir leur nourriture (Gen., 37, 5; 42, 6; 43, 26-28;

44, 14), mais finalement Joseph se prosterne à son tour devant son père pour recevoir de lui la bénédiction (Gen., 48, 12).

Cette salutation solennelle passe naturellement dans les rapports avec Dieu; c'est le geste d'adoration. A la rencontre de Dieu, l'homme se prosterne (vg. Ex., 34, 8). L'assemblée se prosterne ainsi quand Dieu manifeste sa présence agissante dans l'annonce de sa parole (2 Chr., 20, 18) ou dans l'acte du sacrifice (2 Chr., 29, 28; Ecl., 50, 17). La bénédiction est une salutation; on se prosterne pour bénir Dieu en entrant en prière (vg. Gen., 24, 26; Ne., 8, 6); on se prosterne encore pour prendre congé en emportant la bénédiction finale (1 Chr., 29, 20; Ecl., 50, 21).

C'est par ce geste que les malades, les possédés, saluent Jésus comme un personnage divin, quand ils sollicitent son secours ou quand ils le remercient. Les soldats se prosternent, par dérision, devant le roi des Juifs (Mc, 15, 19); mais le même geste est, de la part des disciples, l'hommage de leur foi, à la suite d'un miracle éclatant (Lc, 5, 8; Mt., 14, 33; Jn, 9, 38), puis à la vue du ressuscité (Mt., 28, 9, 17). C'est encore ainsi qu'ils saluent son départ dans la gloire, en recevant sa bénédiction (Lc, 24, 52).

Éternellement la liturgie reprend ce geste si expressif, pour souligner les acclamations, bénédiction, louanges, actions de grâces à l'adresse du Dieu Sauveur (Ap., 4, 10; 5, 14; 7, 11; 11, 16; 19, 4). Qu'est devenu ce geste d'adoration dans nos cérémonies? A-t-il sa place dans notre prière privée? Si nous l'oublions, ou si nous l'avons laissé se dévaloriser, c'est que nous réduisons à une métaphore desséchée l'invitation que l'Église a mise en tête de sa prière quotidienne: « Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous à genoux en sa présence » (Ps. 94).

La prostration pouvait bien se prolonger ou se répéter tandis que le chœur chantait le psaume de louange (vg. 2 Ch., 20, 19); mais de soi elle est un geste transitoire, comme toute salutation. La position à genoux peut au contraire être une attitude durable; elle a d'ailleurs un sens différent. C'est l'attitude du malheureux qui crie au secours, du prisonnier qui fait appel à la clémence de son vainqueur, du débiteur qui réclame la patience de son créancier (vg. 2 R., 1, 23; Mt., 15, 25; 18, 26, 29).

Devant Dieu, c'est l'attitude normale de la supplication. C'est à genoux que Salomon fait monter vers Dieu toutes les suppliques qui seront présentées au Temple (1 R., 8, 54). La position à genoux convient mieux encore au pécheur qui confesse sa faute et demande son retour en grâce (Esd., 9, 5; Ne., 9, 3 b); le suppliant peut même tomber à terre prosterné (Esd., 10, 1; Dt., 9, 18, 25). C'est l'attitude que prendra Jésus au jardin de Gethsémani (Mt., 26, 39; Lc, 22, 41).

Les chrétiens prient également à genoux, ainsi Étienne demandant la grâce de ses bourreaux (Act., 7, 60), ou Pierre pour obtenir la résurrection de Tabitha (Act., 9, 40). Paul prie ainsi pour les Églises qu'il va laisser derrière lui (Act., 20, 36; 21, 5); la communauté se joint alors à sa prière. La prière privée, à la maison, se faisait déjà trois fois par jour à genoux au temps de Daniel (Dn., 6, 11); la coutume s'est maintenue chez les chrétiens, sauf le dimanche et au temps pascal, où l'on prie debout (Tertullien, *De oratione*, n. 25-27).

La posture assise est exceptionnelle pour la prière; nous n'en voyons qu'un exemple, l'action de grâces de David après la prophétie de Nathan (2 Sam., 7, 18). Par contre, s'asseoir par terre est un geste de deuil déjà attesté à Ras-shamra. Comme tous les gestes de deuil, il est devenu un rite de pénitence, au même titre que le jeûne, le sac, les vêtements déchirés, la poussière ou la cendre sur la tête (vg. 2 Sam., 12, 6; 1 R., 21, 27; Esd., 9, 3-4). Le cas d'Esdras nous intéresse particulièrement. Il reste longtemps assis par terre, ruminant en son cœur l'amertume du péché de son peuple avant de laisser éclater sa plainte, dans un geste pathétique, à genoux et les mains étendues (comparer Jb, 2, 13; Ps. 38, 2-4). La posture assise convient à la réflexion silencieuse, mais dès que la prière jaillit du cœur, le corps se met aussi en mouvement et prend une attitude plus expressive. A la fin de sa prière Esdras est entièrement prosterné, et tout le peuple verse des larmes avec lui. Le corps a suivi le mouvement de l'âme dans le progrès de la prière. Du même coup la prière personnelle d'Esdras jette l'assemblée dans une prière commune, sentie, réaliste, efficace.

Notre enquête devrait être poursuivie de façon plus systématique. Ce que nous avons relevé montre déjà l'importance de la participation du corps à l'exercice de la prière. Les cris, les larmes, les mains et les regards tendus vers Dieu,

ne sont pas des métaphores plus ou moins conventionnelles; ce sont des réalités corporelles qui ont leur importance. On les trouve dans la Bible aussi bien à propos de la prière privée que de la prière publique. Si on craint un divorce entre la vie spirituelle des chrétiens et la liturgie, c'est peut-être qu'on a désincarné la prière privée, sous prétexte de la spiritualiser; c'est peut-être aussi que les attitudes imposées au chrétien dans sa liturgie ont perdu pour lui leur valeur expressive. Évidemment notre liturgie n'a plus la spontanéité qu'elle avait au temps d'Esdras, ou même au temps de saint Paul. Mais il est indispensable que chacun puisse retrouver dans les attitudes prises en commun une expression de son attitude intérieure personnelle. A ne montrer que l'avantage communautaire de la liturgie, on risque de créer un corps sans âme. A l'inverse, le chrétien qui sait trouver dans les formes publiques de la liturgie une expression de sa prière personnelle, y apprend du même coup à prier aussi avec tout son être, corps et âme, jusque dans le secret de sa prière privée. En retour, il fait profiter l'assemblée en prière de sa participation authentique, intérieure, personnelle.

II. — LES ASPIRATIONS DE L'HOMME EN PRIÈRE

La multiplicité des mouvements, des paroles, des gestes, ne vise qu'à traduire les mouvements intérieurs de l'âme, l'aspiration de l'esprit qui tend vers Dieu.

« Levez les mains vers le sanctuaire. » « Vers toi, Seigneur, je lève les yeux. » « Vers toi je lève mon âme. » « Mon âme a soif de toi. » « Mon cœur et ma chair s'élancent vers le Dieu vivant. »

Ces élans vers Dieu ne sont pas une aspiration à sortir de soi, ni même à sortir du corps pour voler vers Dieu. Le mot « extase » serait à proscrire, si on lui donnait cette signification. C'est l'homme réel, avec tout ce qu'il est, cœur et chair, qui désire rejoindre Dieu. « Garde-moi, Seigneur, j'ai mis en toi ma confiance. Mon cœur tressaille, mon âme est dans la joie, ma chair aussi demeure en sécurité; tu n'abandonneras pas à la corruption celui qui t'a donné sa foi » (Ps. 15). La prière biblique entraîne tout l'homme dans son mouvement, et même, nous le verrons, toute l'humanité.

Il n'est pas question de se perdre en Dieu. L'homme aspire à se réaliser totalement dans son Créateur et son Sauveur.

Aussi l'objet de la prière est-il, d'une façon ou de l'autre, le salut. Un malade, un prisonnier, un accusé, un persécuté, mettent leur confiance en Dieu, l'appellent au secours, lui rendent grâces.

On s'étonne parfois de trouver dans les prières inspirées un horizon si limité à des besoins personnels et immédiats. Mieux vaut y prendre une leçon de réalisme. Il y a un désintéressement qui est une fuite devant la réalité. On séparerait volontiers la religion de la vie; on soustrairait du même coup la vie à l'emprise de la prière. Tandis que demander à Dieu notre pain chaque jour, c'est lier intimement notre vie réelle à la volonté de Dieu. La religion biblique n'est pas désintéressée. On n'a pas le droit de se présenter devant Dieu les mains vides; mais ce serait faire injure à Dieu que de ne rien attendre de lui. On attend ses bienfaits, car on sait que la gloire de Dieu n'est rien d'autre que la manifestation de sa bonté. Aussi les cris de détresse du malheureux aboutissent normalement à une proclamation de la gloire de Dieu : « Tous alors publieront que c'est l'œuvre de Dieu, tous reconnaîtront son intervention. Et le juste trouvera sa joie dans le Seigneur, il mettra en lui sa confiance » (Ps. 63).

Les hymnes de louange ne sont pas moins enracinés dans la vie réelle. La louange biblique n'est pas une complaisance intellectuelle dans la considération des grandeurs de Dieu; c'est bien une telle complaisance qui risquerait d'être égoïstement intéressée. La louange, nous l'avons vu, est une « prédication »; c'est même une action, une entrée dans l'activité merveilleuse de Dieu. Le Seigneur a montré en notre faveur la puissance de sa bonté; nous invitons toutes les nations à reconnaître cette puissance (Ps. 116). Ainsi la louange prolonge et étend l'action de Dieu en lui faisant écho : elle entraîne par le fait même le chantre des merveilles divines à se mettre lui-même à l'œuvre. « Seigneur, notre Dieu, que votre Nom est majestueux », commence le psalmiste, et son cri d'admiration se développe en méditation sur le rôle splendide que l'homme est appelé à jouer dans la dépendance du Créateur (Ps. 8). Les hymnes de louange sont des prières d'homme d'action. Les psaumes du Règne en sont le couronnement naturel.

En somme, tous les psaumes, si intéressés qu'ils puissent nous paraître, ont en vue le salut universel, ce qui est le but dernier de la volonté de Dieu. Qu'un malade implore sa guérison, qu'un condamné à mort réclame sa libération, c'est toujours au nom de l'alliance commune au sein de laquelle chacun a les mêmes droits; c'est aussi en vue du triomphe de Dieu qui doit éclater à tous les regards. C'est au point que le « je » du suppliant fait place au « nous » de la communauté, quand il en vient aux motifs sur lesquels s'appuie sa demande. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Nos pères ont mis en toi leur espérance, et leur espérance n'a pas été déçue... » Et le psalmiste conclura en invitant ses frères à participer au sacrifice d'action de grâces. Bien plus : « Que la terre entière se tourne vers le Seigneur, que toutes les nations se prosternent devant lui. Car au Seigneur appartient l'empire, il domine sur toutes les nations » (Ps. 21).

La prière chrétienne, la liturgie de l'âge apostolique, se meut dans la même perspective. Elle ne craint pas d'adresser à Dieu des demandes particulières, « intéressées », car sa visée dernière est toujours le salut de tous les hommes, c'est-à-dire la volonté de Dieu. « Je recommande donc, avant tout, qu'on fasse des demandes, des prières, des supplications, des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois et tous les dépositaires de l'autorité, afin que nous puissions mener une vie calme et paisible en toute piété et dignité. Voilà ce qui est bon et ce qui plaît à Dieu notre Sauveur, lui qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tim., 2, 1-4). Cette prière universelle pour tous les besoins particuliers n'a laissé que des traces dans la liturgie romaine actuelle; on y supplée parfois par des prières surajoutées. Elle était bien de nature à empêcher la liturgie de rester sur un plan atemporel qui déconcerte parfois nos contemporains; elle apprenait en retour aux individus à placer leurs demandes particulières dans la perspective commune en vue de l'avènement du Règne de Dieu.

Le désir du salut, même d'un salut particulier, engage l'homme biblique dans tout le dessein de Dieu. Le désir de Dieu, l'aspiration à voir sa face, ne sont pas moins pour lui un engagement de toute sa vie.

Les psalmistes cherchent Dieu, cherchent la face de Dieu, veulent paraître en sa présence; ils appellent sa manifestation éclatante, l'apparition de son visage radieux. Le vocabulaire est riche pour traduire cette recherche : trois mots au moins pour dire « chercher », sans compter les images qui traduisent la même pensée.

Dieu, mon Dieu, c'est toi que je cherche;
mon âme a soif de toi,
ma chair languit après toi,
comme une terre sèche, assoiffée, sans eau (Ps. 62).

« Montre ton visage rayonnant, et nous serons sauvés » (Ps. 79). L'image nous paraît audacieuse. Il faut savoir qu'elle est empruntée aux usages de la cour. Chercher le visage du roi, c'est solliciter une audience (1 Rois, 10, 24), rechercher sa faveur (Prov., 29, 26), comparaître en justice (2 Sam., 14, 32). Chercher le visage de Dieu, c'est demander audience pour obtenir justice. Le visage radieux, c'est l'accueil favorable. Mais, si Dieu se cache, s'il détourne son visage, c'est qu'il refuse de prendre en considération la plainte qu'on présente à son tribunal (vg. Ps. 26, 101). « Qui tiendra devant ta face ? Des cieus tu fais entendre la sentence. La terre tremble et se tait, quand Dieu se lève pour juger, pour sauver tous les pauvres de la terre » (Ps. 75).

Dieu convoque ainsi en jugement ceux qui lui sont liés par l'alliance (Ps. 49); c'est le sens des fêtes annuelles (Ex., 34, 23; et lois parallèles). Les prophètes rappelaient le sérieux de cette rencontre (vg. Is., 1, 10-20); la liturgie contenait les mêmes avertissements (Ps. 23). Voir Dieu ou comparaître devant lui, c'est tout un. Désirer voir la face de Dieu, c'est demander à être jugé (cf. Ps. 41-42). Les « pauvres » aspirent à voir la face de Dieu, parce que Dieu est leur seul appui : le jugement est pour eux le salut (vg. Ps. 26). Pour voir Dieu, pour se rassasier de son image, il faut se soumettre au jugement, qui jaillit de sa face (Ps. 16). Ou plutôt, il faut avoir conscience que nul mortel ne peut se dire juste devant lui (Ps. 142, 2, cf. 6-8).

Le face à face avec Dieu est toujours une lutte comme celle de Jacob à Penuel. C'est dans un face à face avec Israël que Dieu promulguait l'alliance en Horeb (Dt., 5, 4). Chaque rencontre avec Dieu dans son Temple renouvelle ce face à

face en même temps que l'engagement corrélatif, soit que le fidèle présente sa requête individuelle, soit que l'assemblée en corps comparaisse devant son Seigneur. Le salut attendu sortira d'une telle rencontre, au désert, car on est toujours seul devant Dieu, et ce sera du même coup l'instauration du Règne de Dieu (Ez., 20, 33-38).

Notre bonne vieille définition, « la prière est une élévation de l'âme vers Dieu », est une formule biblique; pour réaliser ce qu'elle contient il faut seulement ne pas oublier ce que signifie la présence de Dieu. Cette mise en face de Dieu, c'est une mise en question de tout l'être. L'homme est mis devant Dieu avec ses besoins et ses exigences, comme créature sans autre ressource que la dépendance à l'égard de celui qui l'a faite. Ses fautes, les obstacles qu'il a posés en lui à l'action bienfaisante du Créateur, se trouvent aussi placés devant Dieu. La face de Dieu le juge, et elle le sauve dans la mesure où il se laisse juger. Ainsi toute sa vie est engagée sans réserve dans une dépendance voulue et joyeuse qui le mènera à son plein accomplissement. Du même coup, en lui et par lui, le Règne de Dieu aura progressé vers son accomplissement.

Saint Paul concevait ainsi la rencontre avec Dieu dans les sacrements de la nouvelle alliance; il se référait d'ailleurs à l'antique rencontre au désert (I Cor., 10-11). Si la liturgie est pour nous cette mise en face de Dieu, elle installe dans toute la vie spirituelle la présence exigeante et bienfaisante du Seigneur. La rencontre du Seigneur engage toute la vie, prière et action. Marcher devant lui, c'est être parfait (Gen., 17). L'exemple du sage, et mieux encore celui de Jésus, nous montrent la réalisation de cet idéal.

III. — LA VIE DE PRIÈRE DU SAGE

Le fils de Sirach a tracé, dans l'*Ecclésiastique*, le portrait du sage. A la base de sa vie spirituelle se trouve la crainte de Dieu, racine de la sagesse. Cette crainte l'accompagne dans tout le détail de son existence. Elle se confond d'ailleurs avec la confiance, la foi, l'amour de Dieu (Eccl., 1-2). Mais pour former son disciple l'auteur multiplie les conseils de tout ordre, recettes de médecine, code du savoir-vivre, règles de la vie en famille, choix d'une épouse, éducation des en-

fants, rapports avec les domestiques aussi bien qu'avec les autorités, prudence dans les conversations et, en tout temps, maîtrise de soi et de ses sentiments. Cette somme d'humanisme expérimental est mêlée avec les considérations les plus élevées sur Dieu et sur l'homme en face de Dieu : liberté, responsabilité, destinée, misère et grandeur de l'homme mortel créé à l'image de Dieu, merveilles de l'œuvre divine dans l'histoire, splendeur de la Loi qui est le reflet de la Sagesse éternelle. Vivant sans réticence toute l'aventure humaine de son époque, le sage mène aussi une vie toute spirituelle, mû et guidé en tout par l'Esprit de Dieu.

De cette vie spirituelle si bien engagée dans le réel, le fils de Sirach nous a donné le secret. La source première où puise le sage, c'est la Parole de Dieu consignée dans l'Écriture, loi et proverbes, prophétie et histoire. A cette étude du Livre, il joint une large expérience qu'il cherche dans le maniement des affaires et dans des relations étendues (Eccl., 39, 1-4). Mais la sagesse n'est pas un fruit naturel de la méditation et de l'expérience; elle est un don de Dieu qu'il faut obtenir par une humble prière. Ce don, le sage en fera profiter ensuite tous ses frères (Eccl., 39, 5-8).

Ainsi, dans la vie spirituelle du sage, méditation et expérience vont de pair : pas de contemplation à vide, sans lien avec la vie réelle, mais l'expérience serait vaine sans la lumière tirée de la méditation. L'une et l'autre ne prennent leur valeur que dans la dépendance de Dieu, dans la prière; c'est là que l'homme trouve son plein épanouissement. Cette plénitude rejaillit sur l'humanité où il est amené à exercer les dons qu'il a reçus.

Avec une vie spirituelle si personnelle, le sage ne méprise pas pour autant les cérémonies publiques; il rappelle seulement que la participation au culte engage aussi toute la vie (Eccl., 34-35). Mais sa description du grand prêtre dans l'acte du sacrifice montre assez qu'il participait à la joie des cérémonies liturgiques (Eccl., 50). Entre une participation joyeuse à la liturgie et une vie de prière qui commande tout son comportement dans la société, le sage ne peut ressentir aucun désaccord.

On ne s'étonne donc pas de trouver dans le recueil officiel du Psautier tant de méditations sapientielles. Elles sont facilement reconnaissables à leur ton didactique : le sage

enseigne, exhorte, annonce la voie du bonheur (vg. Ps. 1; 24; etc.). Il médite sur tout sujet, sur la Loi (Ps. 18; 118), sur l'histoire d'Israël en parallèle avec le bonheur du juste (Ps. 110-111), sur le mystère de l'homme devant Dieu (Ps. 138), sur sa destinée (Ps. 48); la constance dans les contradictions et la confiance en Dieu sont ses thèmes préférés.

Le Psautier, farci de pièces sapientielles, a reçu comme préface une méditation sur les deux voies (Ps. 1); on peut se demander si le recueil n'est pas l'œuvre des sages, plutôt que des chantres du Temple. La discussion de ce problème n'a pas sa place ici. Mais le fait qu'on puisse poser la question montre, une fois de plus, combien dans la Bible la prière publique et la prière personnelle sont intimement liées.

Nous sommes toujours ramenés au même point. Il y a harmonie de nature entre la prière personnelle et la liturgie, parce que l'une et l'autre sont engagées dans la vie réelle. Ce lien ressort mieux que nulle part ailleurs dans la prière de Jésus.

IV. — LA PRIÈRE DE JÉSUS

Jésus participait au culte public. L'Évangile le montre aux réunions de la synagogue et aux fêtes du Temple. Mais on ne nous dit rien de la part qu'il prenait à la prière commune; on insiste toujours sur son enseignement. Dans le culte familial, il bénit la table, et il chante sans doute le *hallel* pascal avec ses disciples (Mt., 26, 30).

Il dénonce le caractère provisoire du Temple (Mt., 21, 12-13 et par.), et il requiert des adorateurs en esprit (Jn, 4, 19-24). Il conseille de s'enfermer pour prier dans le secret où seul le Père nous voit (Mt., 6, 6). Il invite cependant ses disciples à se réunir pour prier; ainsi sera-t-il au milieu d'eux (Mt., 18, 19-20), et on ne peut prier en son nom qu'à condition d'être dans l'unité de son amour (Jn, 14, 13-15; 15, 16-17). Aussi nous enseigne-t-il à dire au pluriel « Notre Père ». Mais lui-même ne peut le dire avec nous; il doit dire « mon Père et votre Père ». Sa relation avec le Père ne peut être mise en commun avec la nôtre.

C'est pourtant après l'avoir vu prier que ses disciples l'interrogent sur la prière (Luc, 11). Notre prière doit donc se modeler sur la sienne.

Il aime prier seul, à l'écart, sur une montagne, la nuit ou au petit jour. Le fait que cette manière d'agir soit mentionnée par Marc à la suite d'une journée type de Jésus laisse supposer que c'était de sa part une habitude (Mc, 1, 35); cf. Luc, 5, 16). C'est d'après Luc, à la fin d'une prière de ce genre que ses disciples le virent transfiguré (Luc, 9, 28).

Notons que dans les récits de l'enfance Luc ne songeait pas à nous dire que Jésus priait; c'est au cours de la vie publique qu'il mentionne si fréquemment ses prières. Pour Jésus, comme pour nous, la prière a une place privilégiée dans la vie active.

En quoi consistait la prière du Fils de Dieu ? Toutes les fois que nous en avons la formulation, le contenu est identique. Qu'il s'agisse de demande ou de louange, de confiance ou d'action de grâces, la prière de Jésus exprime toujours l'union de sa volonté avec la volonté de son Père (cf. S. Th., III^a, q. 21, art. 1).

« Je te rends grâces, Père, d'avoir révélé ces choses aux petits. Oui, Père, tel a été ton bon plaisir. Et il a plu aussi au Fils de les leur révéler » (Mt., 11).

Levant les yeux avant de ressusciter Lazare : « Père, je te rends grâces de m'avoir exaucé. Je sais que tu m'exauces toujours » (Jn, 11).

« Père, sauve-moi de cette heure. Mais c'est pour cela que je suis venu. Père glorifie ton nom » (Jn, 12). C'est la même prière au jardin : « Non ma volonté, mais la tienne. »

En entrant dans le monde il avait offert à Dieu sa volonté (Hb., 10); dans le déroulement temporel de sa vie, il ratifie sans cesse cette oblation. La prière sacerdotale exprime cette union définitive dans le sacrifice accompli. Cette unité, scellée dans la glorification de Jésus, unit en lui et par lui toute l'humanité dans la sainteté et l'amour, en Dieu (Jn, 17).

La prière du Fils est le sceau de toute prière humaine. Tout ce qui précédait dans la Bible allait dans ce sens, et la prière que l'Esprit forme sans phrase au cœur du chrétien l'entraîne de même vers le Père et vers la réalisation de son dessein de salut (Rom., 8). Dans la liturgie, l'Esprit et l'Épouse disent de même : « Viens! » (Apoc., 22, 17).